



HAL
open science

Écoutez parler le peuple gabonais : Le langage comme reflet d'une âme nationale

Nelly Lecomte

► **To cite this version:**

Nelly Lecomte. Écoutez parler le peuple gabonais : Le langage comme reflet d'une âme nationale. 2021. hal-03505644

HAL Id: hal-03505644

<https://hal.science/hal-03505644>

Preprint submitted on 31 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ecoutez parler le peuple gabonais :

Le langage comme reflet d'une âme nationale

Nelly LECOMTE

Dr ès Lettres Modernes, Licenciée en ethnologie

Université de Strasbourg

Résumé :

Cette étude d'ethnolinguistique est le fruit d'une récolte de particularités langagières menée entre 1984 et 1986 sur le territoire gabonais, principalement à Libreville. Ces différenciations langagières par rapport au français de France, remises en situation, sont à la fois d'ordre orthographique, syntaxique, phonétique, lexical, sémantique ; elles révèlent des phénomènes de glissement de sens, de mise en musique, de métaphorisation et de raccourcis dans l'utilisation quotidienne de la langue française, que ce soit par méconnaissance de la langue telle qu'elle est pratiquée en métropole, par adaptation au terrain local, par facilités d'usage ou par influence des langues locales.

Mots-clés : vie quotidienne, situations langagières, vie sociale, valeurs, phénomènes linguistiques

Chez tous les peuples ayant adopté le français comme langue véhiculaire nationale, en coexistence avec des langues vernaculaires tout à fait vivaces, on constate des écarts de langage par rapport au français considéré comme orthodoxe qui prend comme référence le français de « métropole ». Nous partons du principe que ces écarts reflètent à la fois la vie quotidienne de ce pays qui s'est emparé du français pour dépasser les clivages nationaux et un état d'esprit propre à sa population organisée en groupes.

En l'occurrence, le français de France est censé fournir le modèle, doté de fonctions normatives, à imiter et à respecter, et doit servir de base à partir de laquelle on s'invente son propre langage, d'un côté par méconnaissance de ce langage de base, d'un autre côté à cause de son insuffisance à refléter fidèlement les réalités d'un terrain qui diffère de son terrain d'origine.

Ces écarts de langage, se distinguant par leur récurrence, correspondent donc à des « tics de langage », se répandant par mimétisme, et devraient révéler les préoccupations d'un peuple, sa vie quotidienne, ses obsessions, son histoire, ses valeurs et sa vie sociale.

Ecoutons donc parler le peuple gabonais !

On se rendra compte de la créativité, de la capacité d'inventivité d'un peuple qui n'est pas né francophone. Cet essai touche à la fois à des aspects sémantiques, lexicaux, phonétiques et syntaxiques.

1) Le marché

Certaines de ces expressions nous montrent quelques-unes des principales occupations de la vie quotidienne africaine. L'expression « faire du marché » (pour « faire des achats ») qui remonte en France à des temps anciens où on faisait essentiellement ses courses au marché, et d'ailleurs le marché reste toujours une tradition bien française avec ses halles, renvoie à l'importance que le marché a gardée au Gabon, comme ailleurs en Afrique subsaharienne, parce que le marché, avec son troc ou ses échanges monétaires, est bien un lieu de prédilection pour écouler les marchandises venant de brousse ou des produits de seconde main venant d'Europe, lieu par excellence de l'économie informelle. Chaque ville, chaque quartier a son marché. Les villageoises s'y rendent régulièrement, avec de lourdes hottes chargées sur le dos pour y ouvrir leur stand en étalant un morceau de pagne par terre ou achalander leur échoppe. C'est là que la ménagère se procure les denrées nécessaires pour nourrir sa famille nombreuse, demandant au marchand notamment une « main de bananes », par comparaison avec une main humaine. Cette expression métaphorique est d'ailleurs également utilisée en France, mais présente une plus grande occurrence au Gabon, vu que le Gabon est un grand producteur de bananes. Une simple banane, par contre, est alors appelée « un doigt », car la métaphore est filée. C'est dans les rapports entre les marchands et leurs clients que s'est forgée l'expression « de cette qualité-là » pour dire par exemple « de cette sorte-là » ou « de cette variété », comme si on voulait rehausser la valeur de la moindre marchandise. Si le marchand a en stock le produit demandé, il dit « y en a », omettant, par ellipse ou apocope, le sujet impersonnel « il » et faisant une pause entre le « y » et le « en ». D'où l'orthographe, souvent rencontrée chez nos élèves : « y-en a ». Si le marchand a écoulé toute sa marchandise, il dit « c'est fini ». À Libreville, au marché de Mont-Bouët, par exemple, on peut trouver, à côté de la nourriture fraîche ou en conserves, toutes sortes de choses, du maquillage, des vêtements, des chaussures, usagés ou neufs, et la femme coquette peut aussi s'y acheter les « cheveux rapportés » qu'elle noue dans ses tresses ou ses nattes pour allonger ses cheveux.

2) Le ménage et les repas

L'expression « faire les travaux de ménage », pour « faire le ménage », fait allusion à des tâches rudes et laborieuses, faisant penser aux travaux de Hercule. La fille y est habituée dès sa tendre

enfance. Au village, la femme doit se lever tôt pour balayer la case. Elle va chercher de l'eau, et doit parfois marcher très loin, en tongs ou pieds nus, en portant la jarre vide ou pleine sur sa tête. Pour ramasser du bois, elle doit également parcourir des kilomètres, et, le soir, vers six heures, elle rentre au village, au crépuscule, en longeant les routes de campagne, portant le bois dans une hotte sur le dos. Puis elle doit préparer le repas, et ce n'est pas seulement pour son mari et ses deux ou trois à six enfants (en moyenne), mais souvent elle doit aussi nourrir des parents célibataires qui continuent à faire partie de son ménage.

De l'importance du repas témoigne ce verbe transitif, dépouillé de son complément d'objet direct, « préparer ». Ce verbe met l'accent sur les longues procédures de préparations préliminaires de la cuisine africaine. Si le Gabonais de la ville ne veut pas manger à la maison, il va au restaurant, et il commande en ces termes : « Donne-moi la viande ». Il faut entendre par là la viande de bœuf, souvent importée du Cameroun. Ou bien il va chercher au stand du Malien d'à côté du « coupé-coupé ». C'est ainsi qu'on appelle la viande de bœuf ou de mouton grillée sur du feu de bois et coupée en petits morceaux. Elle doit son nom sans doute à la répétition du geste qui consiste à couper cette viande, dont le fumet remplira bientôt l'air des bas-quartiers à la tombée de la nuit. Cette odeur de viande grillée fait partie de cette ambiance de fête qui règne alors dans les quartiers populaires, à laquelle se joindra la musique congolaise invitant à danser le souk ou la rumba. Puis, on rencontre un homme dans la rue en train de fumer une cigarette et on lui demande « un bâton », par allusion à la forme de sa « clope ». Ce vocable se rencontre également en Côte-d'Ivoire et au Togo.

3) La vie sociale

La vie quotidienne est régie par des valeurs sociales. Les Européens restent indifférents à l'égard de la plupart des gens et s'entourent d'un nombre restreint d'amis. Les Africains, par contre, ont tendance à classer les gens, de façon manichéenne, peut-être par référence à la magie noire et la magie blanche, en bons et mauvais, en gentils et méchants. Est « gentil » celui qui est ouvert, accueillant, en un mot qui se comporte bien dans les relations humaines. Est « méchant » celui qui est renfermé, intransigent, qui n'est pas disponible pour autrui. « Mauvais » est également employé dans le sens de « méchant » par influence peut-être du vieux français : « faire mauvais visage » pour dire qu'on est « peu accueillant », par opposition à l'expression du moyen-âge : « faire bonne chère » qui signifie « faire bon accueil ». On peut se demander aussi si le langage populaire ne fait pas une relation avec le « mauvais œil » (*evur* ou *evum* en fang) qui jette de mauvais sorts. On peut en effet supposer que l'homme de la rue assimile le mauvais au sorcier, car le « mauvais », c'est aussi celui qui « fait des combines ».

Les termes évoquant une telle dichotomie sont légion. On appelle « amis » tous ceux avec qui on a des contacts plus ou moins approfondis, ceux qu'on fréquente, ceux avec qui on va prendre une Régab¹, ceux qui ont de bonnes intentions à votre égard. Ceux à qui on veut du bien, on les appelle, par assimilation avec les frères et sœurs biologiques au premier degré ou classificatoires, « mon frère » ou « ma sœur », et on vous prend par la main, on vous tape amicalement sur les cuisses. La bonne volonté est là pour intégrer l'étranger, du moins symboliquement, dans la lignée, en l'assimilant à un membre de sa propre famille ou de son clan. De la même façon, toute personne âgée, à qui on doit du respect, comme à son propre père ou sa propre mère, on l'appelle « papa » ou « maman » ou encore « mama ». A quelqu'un à qui on veut demander un service, on donne le titre honorifique d'« ancien » pour lui faire comprendre qu'il a des pouvoirs, tout comme le vieux, le notable du village, pour le flatter en quelque sorte. On voit donc là la perpétuation des structures familiales traditionnelles dans le monde moderne. Depuis que les Français ont introduit le titre de « Madame », à l'époque de la colonisation et de la décolonisation, on appelle « Madame » même la jeune fille non mariée. De l'autre côté de la rue, le passant crie : « Madame, bonjour », au lieu de dire : « Bonjour, Madame », comme pour insister sur le titre de politesse ou pour attirer d'abord l'attention sur soi. Pour les mauvaises personnes, on dit « pygmées », par mépris pour les pygmées qui habitent la forêt gabonaise et qui passent pour des sauvages. Ce terme plein de condescendance désigne à la fois une personne de petite taille et une personne non civilisée. Le terme de « sauvage », relique des temps coloniaux, a à peu près la même acception. La phrase « Tu n'as pas été à l'école ? » qui fait allusion à l'analphabétisme d'une certaine partie de la population, va également dans ce sens-là. « Maboul », terme que le français de métropole a emprunté en 1830 à l'arabe, est utilisé au Gabon depuis très longtemps, mais semble avoir perdu son sens plein de « sot, fou, inconscient » (Larousse). On traite de « maboul » tout simplement quelqu'un avec qui on n'est pas d'accord, contre qui on a un grief. De même, le pronom démonstratif « celle-là » a quasiment perdu sa valeur péjorative et se substitue, par simplification, au groupe nominal « cette femme-là ». Par contre, « la femme-là », expression où il manque la moitié de l'adjectif déictique, a pris la valeur péjorative de « celle-là » ; alors que « le Blanc-là » semble avoir pris un sens positif à cause de l'association de « là » avec « blanc ». Contrairement à cela, « Albinos » est un terme de mépris, d'injure, qui s'adresse au Blanc. « Fatigué », par glissement de sens, est un adjectif qualificatif ironique désignant quelqu'un qui a abusé de la consommation de boissons alcoolisées.

¹ Bière gabonaise

De même, les répliques peuvent traduire soit de bons, soit de mauvais rapports avec une personne. Comme signe de protestation, on dit : « C'est comment ? », « C'est quoi ? ». Ces locutions n'ont pas de véritable signification. Elles ont surtout une valeur émotive. Ce sont des questions rhétoriques qu'on pose volontiers pour assommer l'interlocuteur, dont on n'attend pas de réponse. Pour témoigner son mépris à quelqu'un, on dit : « Tu es qui ? » ou « Tu es quoi ? », et on le réifie. « Ah ! vraiment ! » traduit une sorte d'exaspération. « Reste tranquille ! » est une menace. « Ah ! ça ! » signifie qu'on ne veut pas continuer à parler. « Quoi c'est ? » se dit quand on n'a pas bien compris quelque chose.

4) Les salutations

Par ailleurs, si on se rencontre dans la rue, on se salue en disant « ça va ? ». Cette formule est généralisée parmi les Africains de toutes nationalités, adoptée sans doute des Français, mais pouvant aussi s'agir d'une traduction littérale de certaines langues vernaculaires, comme du kirundi du Burundi. Dans tous les cas, ce n'est pas une traduction littérale de la formule courante « mbôlô(h) » (fang), utilisée également dans les ethnies autres que fang, comme chez les Pounous. Cette formule de salutation correspondait à l'origine, en galwa, à un vœu de longévité qui n'est pas, comme en France, où on n'exige plus de réponse sincère en retour, corrodée par son usage fréquent, mais est censée introduire une longue litanie de salutations amenant l'interlocuteur à raconter la tranche de sa vie qui s'est écoulée depuis la dernière rencontre et à partager ses joies et ses peines. Malgré cela, on entend souvent l'interlocuteur répondre « ça va un peu ». Cette réponse-ci est également connue de Birago Diop du Sénégal (*Contes d'Amadou Koumba*). Quand on se quitte, on se dit au Gabon : « à plus ». Le Gabonais, dans la situation de rencontre, nie le départ. On se quitte pour se revoir. Puis on ajoute : « On fait comme ça. » Cela signifie qu'on s'est bien entretenu et qu'on se quitte en bons termes. L'expression courante « pas de problème » qu'on entend souvent dans la bouche de celui à qui on a demandé des services, montre une constante disponibilité pour autrui. On a là une traduction de l'anglais d'Amérique « no problem ». L'influence des Américains au Gabon date de la venue des missionnaires protestants américains qui ont fondé la première mission évangélique dans le quartier Baraka à Libreville. Il se peut également que les Fang aient apporté cette expression du Cameroun. Par la formule « Il faut comprendre les problèmes des autres » on prend la défense des autres. « Toi-si » pour « toi aussi », par apocope, est une expression affective, par laquelle on fait un clin d'œil à l'interlocuteur. On termine un récit en ces termes : « C'est comme ça. »

Si un Gabonais ou un autre Africain n'emploie jamais « mère » ni « père » à la place de « maman » ou « papa », c'est qu'il demeure, même à l'âge adulte, très attaché à ses parents. Cette affection qu'il éprouve pour ses parents biologiques est transférée sur ses parents classificatoires et les personnes en âge d'être parents.

5) La femme

La femme, par contre, trouve sa valeur érotique dans la forme de ses fesses, qui sont certainement aussi le symbole de sa fécondité, puisque l'acte sexuel est essentiellement accompli en Afrique dans le but de la procréation. Encore plus que dans d'autres pays d'Afrique, les enfants constituent, au Gabon, la richesse de la famille. Plus une femme a de grosses fesses, plus elle est sexuellement attrayante. C'est ainsi que le terme de « fesse » revient dans de nombreuses expressions : « s'affesser » (par déformation de « s'affaisser » dont elle est homonymique homophone) et « s'hémisphérer », une métaphore pour « s'asseoir ». « Amène tes fesses ici » pour « viens ici ». « Tire tes fesses » pour « tire-toi ». La Blanche trop maigre est une « sans-fesse ». Le physique de la femme est purement utilitaire. Au Zaïre, on ne dit jamais « C'est une belle femme ! » mais : « c'est une bonne femme ! » pour une femme solide. Plus une femme est forte, plus on est convaincu qu'elle est capable de mettre au monde des enfants en bonne santé. La femme est donc considérée essentiellement sous le rapport de la fécondité. Au Gabon, on dit rarement qu'une femme est enceinte ; on dit plus noblement qu'elle « est en grossesse ». Dans cette expression, on lit une sorte de respect pour l'état dans lequel elle se trouve.

6) Autres aspects purement linguistiques

D'autres locutions proviennent des interférences avec les langues vernaculaires, pour lesquelles on dit si élégamment « parler en langue ». Il y en a plus de cinquante au Gabon. Dans la vie courante, le Gabonais ne connaît pratiquement pas l'article partitif. Il dit « Tu as le sucre ? » pour « Tu as du sucre ? » Ou encore : « Il n'y a pas le sucre. » pour « Il n'y a pas de sucre. » Dans sa langue vernaculaire, il semble ignorer également le -e- muet, car à l'écrit il a tendance à mettre des accents aigus sur les -e- muets, émanant peut-être aussi d'une mauvaise compréhension de la prononciation française. Exemples : « ténez ! » ou « regardez » ou encore « effectivement », tout comme le chauffeur de taxi dit « couss » pour « course », parce qu'il semble ignorer le phonème /r/. Une course est un trajet, ne comprenant normalement qu'une seule personne, qu'on propose volontiers à un Occidental, car elle coûte plus cher qu'un trajet ordinaire pour lequel le chauffeur de taxi remplit à ras bord son véhicule. L'influence des

langues maternelles est aussi sensible dans la recherche de musicalité par la répétition de mots. Les expressions « et tout et tout » et « tout tout tout » sont fortement rythmées : /u/u/u/ pour la première, et / ‘ ‘ ‘ / pour la deuxième. Dans l’expression « C’est comment ? », avec le /k/ au début de « comment », en plus des accents, traduit l’irritation. Là où il peut, le Gabonais ajoute « là » : « tout ça là », « la fille-là », « donne le livre là », « j’étais là-bas là », « ça là », comme s’il avait besoin de mettre des points en parlant, de marquer des arrêts rythmiques ou par besoin invincible de se référer à un espace concret. La contradiction sémantique, oxymorique, que contient l’expression « ici là », montre clairement que « là » n’est guère considéré comme un sème, mais est utilisé uniquement dans sa valeur phonétique.

Dans l’abus de l’utilisation de « là », l’influence du parler parisien, est sensible, importé par les étudiants africains ayant fait un séjour en France. Ce parler permet à l’homme gabonais de s’exprimer aussi vite que dans ses langues maternelles, en avalant des phonèmes : /ga/ pour « gars » ; « ouie-ouie » prononcé rapidement pour un « oui » long, ou « non non non » prononcé rapidement et de façon relâchée. « Dis don » pour « dis donc » est une formule très couramment employée, dans laquelle on avale le /k/. Paris est en effet le pôle d’attraction, le centre du monde pour de nombreux Gabonais, la métropole de référence, la ville qu’il faut avoir vue au moins une fois dans sa vie.

7) La valeur de la monnaie

La conjoncture sociale, le développement historique du pays ont leur part de responsabilité dans la formation des gabonismes. Avec le boum pétrolier, la valeur de l’argent a pris un impact grandissant. Les expressions suivantes en témoignent : « Donne-moi cent francs », « Cent francs » demandent les élèves aux professeurs, « Donne l’argent » dit-on dans les nombreuses échoppes tenues par des Maliens, des Béninois, des Sénégalais, « Donne » est souvent utilisé sans complément d’objet direct, « J’ai l’argent », « Tu as l’argent ? » « Tu aimes trop l’argent » reproche-t-on à celui qui aime trop garder son argent. Le verbe « aimer » a d’ailleurs une connotation péjorative dans de nombreuses locutions. C’est ainsi qu’on dit d’un bagarreux qu’« il aime trop se bagarrer ». « Se payer quelque chose », pour : « s’acheter quelque chose » souligne le fait que dans cette transaction on allonge de l’argent. La possession de l’argent rend possibles de nombreuses fêtes : « faire l’ambiance », « suivre l’ambiance » signifient « faire la fête dans les boîtes de nuit ou à des soirées dansantes ». La fête est considérée comme un objet qu’on crée ou auquel on se soumet. La valeur de l’argent a également donné naissance à un emploi fréquent du terme de « bandit » : « Ouah ! C’est un bandit ! ». Ce terme a subi un affaiblissement de sens et désigne en quelque sorte un boute-en-train. Dans l’expression « le

professeur est cher en notes » ou « j'ai gagné mon bac », les notes et le bac sont comparés à une marchandise qu'on achète.

8) Les déplacements

L'obsession du départ et du déplacement dans l'espace ne peut que dater du temps de la migration des peuples. Le Gabon a été formé par des peuplades qui venaient de pays voisins. Les Bakotas et les Bapounous sont venus de l'actuel Congo, chassant les peuples déjà installés dans le nord riche en terres fertiles. Chassés par des peuplades voisines, par les maladies, par la traite des Noirs, les peuples se sont déplacés à l'intérieur même du pays. « Partir » est ainsi employé à toute occasion à la place d'autres synonymes. Il en est de même du verbe « quitter » qui se retrouve sans complément d'objet direct : « Je quitte » « Je sors de la maison » ; « Quitte là » pour : « tire-toi de là ». Par le syntagme « viens d'abord » on cherche à entrer en contact avec une personne. « Marcher avec quelqu'un » pour « fréquenter quelqu'un », est une traduction littérale de certaines langues africaines, comme du lingala. « Il a voyagé » est employé pour « il a fait un voyage », et « je vais sortir une fille » pour « je sors une fille ». De ces migrations datent également les termes de « Makaya » et de « Matiti ». Ce sont là des termes congolais-zairois. « Makaya », qui désigne le Gabonais moyen, signifie étymologiquement, en lingala, au pluriel, le tabac, et, par métonymie, les feuilles sèches. On y voit l'influence de la culture du tabac dans ces pays. Le terme de « matiti », comme on appelle les bas-quartiers improvisés, dépourvus de toute planification et peu salubres, désigne à l'origine les hautes herbes qui poussent dans ces quartiers. Ces termes ont subi un glissement métonymique de sens.

9) L'alphabétisation

Dans d'autres expressions, l'école coloniale laisse ses traces. La première langue qui était enseignée au Gabon, c'est évidemment le français. La tournure « savoir parler » nous révèle l'importance qu'a encore aujourd'hui la langue française. Elle est demeurée la clef d'accès aux postes élevés dans l'administration. Alors seul sait parler celui qui parle français. Le souci typiquement africain du bien-parler (il est bien connu chez les Fang), combiné au français littéraire qu'on apprend à l'école et à une absence ou un manque de contact avec le français argotique, ou simplement courant, de France a fait survivre dans le langage courant du Gabon des expressions souvent archaïques telles que : « j'ai eu à faire » pour : « je devais faire » ; « et j'en passe » ; « donc » utilisé en-dehors de toute relation logique ; « sinon » qui a perdu son plein sens et qui est utilisé seulement pour faire bonne impression ; « à cet effet » ; « de petits problèmes qui nous gênent ». « Mal poli » pour : « impoli » peut être une malformation par

contamination avec des adjectifs comme « malpropre », « maladroit », soit une formation archaïque de la négation de l'adjectif. Ainsi on rencontre encore dans la fable « Le coq et le renard » de La Fontaine, en français classique, l'adjectif « mal content » pour « mécontent ». L'influence du surdéveloppement de l'administration est sensible dans les locutions très fréquentes « au niveau de » et « être en mission ». « Aviation » prétend être une formation savante désignant l'aéroport. Ce terme est également utilisé avec le même sens au Sénégal.

10) Méconnaissance de la langue française

D'un autre côté, certaines expressions viennent tout simplement d'une méconnaissance de la langue française qui doit révolter les linguistes normatifs et puristes. Une bonne part de la population (les villageois, les marchands africains venant d'autres pays) a appris le français par une pratique sur le tas dans la rue. Ce sont en quelque sorte les produits d'un certain taux d'analphabétisme, assez réduit dans sa forme absolue, surtout dans les villes, il est vrai, au Gabon, et contre lequel la lutte acharnée a été menée depuis les indépendances de 1960. Les femmes étaient restées, au début, un peu à la traîne. Des parents, les habitudes langagières ont été transmises aux enfants. La protection contre la contamination linguistique est extrêmement difficile, si on ne dispose pas d'instruments qui pourraient servir à la correction, comme les mass media ou le livre. Or, la pénétration de la télévision dans les foyers modestes est faible, et les programmes de télévision étaient encore à l'époque peu développés, les diffusions de mauvaise qualité technique. Sont ainsi véhiculés à l'intérieur du pays des termes tels que « chercher » pour « chahuter ». Par ellipse, on a laissé tomber l'objet « comment déranger le cours ». Dans la langue parlée on simplifie beaucoup. Ces simplifications témoignent en même temps d'un sens développé du concret et de l'espace. « Le haut » désigne le vêtement qu'on porte en haut, que ce soit un pull, une veste, un T-shirt, ou autre chose. De même, « le bas » désigne le vêtement qu'on met en bas, que ce soit un pantalon ou une jupe. Ces termes sont d'ailleurs également utilisés en France, mais ont une plus grande occurrence sur le sol gabonais. « Je vais là-bas » pour « je vais à telle ou telle destination ». « Il est là-bas » pour « il est à tel ou tel endroit ». « Je fais ça » dit le chauffeur de taxi en faisant comprendre d'un geste qu'il ne passe pas par là. On dit « faire l'école » pour « aller à l'école » ; et « apprendre » pour « faire des études » ; « fréquenter au lycée » pour « fréquenter le lycée ». « Connaître » est souvent employé à la place de « savoir », « connaître faire » pour « savoir faire ». « Attentionner » pour « faire attention » a été formé par verbalisation du substantif, dérivation inhabituelle. On dit « c'est sonné » pour « on a sonné » et « rendre les feuilles (de devoir) » pour « rendre les copies ». Certaines constructions, qui sont fausses par rapport au français orthodoxe, on les

utilise pour plus d'expressivité. On note souvent un cumul antonymique d'adverbes : « un peu beaucoup », « tellement beaucoup », « trop beaucoup ». Une même accumulation se rencontre dans le syntagme « voyez voir », par déformation de « venez voir ». Dans l'interrogation indirecte, on emploie « qu'est-ce que », conjonction empruntée à l'interrogation directe à la place de « ce que ». Exemple : « Je vois qu'est-ce que tu fais » au lieu de « Je vois ce que tu fais », erreur syntaxique qu'on trouve aussi en France. Les pronoms interrogatifs sont placés à la fin des phrases. Exemples : « Tu veux quoi ? » pour « Qu'est-ce que tu veux ? » ou « Tu cherches qui ? » pour « Qui est-ce que tu cherches ? » Le tutoiement des personnes, même de celles qu'on ne connaît pas personnellement, s'explique sans aucun doute par la méconnaissance du vouvoiement dans les langues africaines.

De cette étude il ressort que le langage populaire est un langage elliptique, qui procède par simplifications, imaginatif, qui procède par comparaisons, fautif par rapport à la grammaire normative, qui procède par glissements de sens, par dérivation erronée et par contamination langagière. Ce langage est greffé sur une réalité socio-économique et touche à des faits réels auxquels la population a continuellement affaire dans la vie quotidienne. Ces gabonismes, qui ne découlent pas ici d'une étude exhaustive des occurrences, mais de l'observation de fréquences, faite sur le terrain entre 1984 et 1986, s'insèrent dans le cadre d'une déformation générale du français propre à l'Afrique subsaharienne qui commence à élaborer ses règles. Ils accusent une interférence avec ce qu'on a appelé de manière plus générale les africanismes. Le mélange des peuples a fait en sorte que des africanismes ont été importés sur la terre gabonaise et que les expatriés occidentaux, à force de les entendre, en ont emporté vers leur métropole, mais les enrichissements se font surtout à sens unique, à notre humble avis, parce que l'Africain, désireux d'améliorer son expression française, reste dans l'imitation de son ancien colonisateur.²

Libreville, 1984-1986

L'auteur de cet article a participé dans les années 1990 à une recherche du CNRS, par le dépouillement du journal quotidien gabonais *L'Union*. Les résultats du travail des différents chercheurs ont été retenus dans le volume *Le français en Afrique : Le lexique français du Gabon (Entre tradition et modernité)*, sous la direction de Mmes

² ANGÉS F. ; RATANGA-ATOZ, *Initiation à l'histoire générale du Gabon*. Thèse de doctorat 3^e cycle, Université Omar Bongo, Libreville, 1979

« Le français d'Afrique et l'enseignement du français en Afrique », *Le français dans le monde*, no 138, juillet 1978

BIFIA Ebughi, MBOT Jean Emile, *Démonter les expressions*, 1975

Karine BOUCHER et Suzanne LAFAGE. Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique, no 14-2000, Institut de linguistique française – CNRS, UMR 6039 – Nice, 2000, ISBN 2-910897-99-0.